

Énonciation poétique de la contradiction : "Dans la chaleur vacante" d'André du Bouchet

Autor(en): **Henninger, Véronique**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **21 (1992)**

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-260942>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ÉNONCIATION POÉTIQUE DE LA CONTRADICTION

«Dans la chaleur vacante»
d'André du Bouchet

La contradiction en tant que principe structurant du poème s'affirme comme une option commune à plusieurs auteurs du XX^e siècle, appartenant à des générations successives, tels que Perse, Char, Bonnefoy, du Bouchet et Dupin. Les affinités entre ces trois derniers écrivains, ayant collaboré à la rédaction de la revue *L'Ephémère*, sont particulièrement marquées. André du Bouchet, quant à lui, a fait de la contradiction un concept maître de son œuvre; c'est pourquoi nous nous proposons d'analyser le jeu de cette problématique dans l'un de ses recueils majeurs, quoique relativement peu étudié d'une manière ponctuelle: *Dans la chaleur vacante*¹.

Le titre, éminemment porteur de contradiction, nous y invite. En effet, l'adverbe «dans» redéfinit implicitement la chaleur comme un lieu susceptible, dès lors, d'être habité par une présence; cependant, l'actualisation de cette occupation est immédiatement niée par l'adjonction de l'épithète «vacante». L'actant appelé à résider dans cet espace donné pour vide se confond, de fait, avec une instance d'énonciation impliquée dans une constante déambulation. Il semble par conséquent opportun, afin de rendre compte du jeu de la contradiction dans *Dans la chaleur vacante*, de s'interroger sur les paramètres suivants, propres à définir la nature de cet énonciateur: identité précise de ce dernier, mode de situation dans le temps et l'espace, ainsi que nature de sa relation au monde.

Dépersonnalisation

L'instance d'énonciation de *Dans la chaleur vacante* s'avère placée sous le double signe de la dépersonnalisation et

de la dualité. Cette caractérisation s'inscrit en contradiction avec une finalité de l'énonciation définissable comme l'effort, pour un locuteur, consistant à se poser en tant que subjectivité unitaire. Le style du recueil, fréquemment nominal, valorisant les substantifs et associé à une absence de marques énonciatives figure une présence massive des objets du monde reléguant en quelque sorte au second plan un énonciateur virtuel. La forme infinitive de la phrase n'est pas rare, renvoyant à une indétermination de l'agent de l'action évoquée qui peut être soit une instance d'énonciation pronominalement manifestée ailleurs dans le texte, soit le lecteur, associé à une expérience donnée pour intemporelle.

Le premier vers² de *Dans la chaleur vacante* évoque l'action d'un concept personnifié, c'est-à-dire «l'aridité découvrant le jour». Par ailleurs, bien que survenant dans le texte initial du recueil, la première marque énonciative observée, soit le «je», ne se manifeste que tardivement, en fin de strophe. Car ce sujet humain nous est donné comme émergeant d'un monde minéral duquel son visage, porteur de voix, se dégage encore mal.

Les formes pronominales «nous» et «on» à l'intérieur desquelles le «je» premier s'associe à d'autres instances expriment, d'une façon privilégiée, la dépersonnalisation de la source d'énonciation. Ainsi, au travers du «nous exclusif»³, du type «je» + «lui» (opérant la jonction de deux formes qui s'opposent comme personnelle et non personnelle), le «je» perd son identité première dans une fusion avec un «lui» revêtant des aspects variés: un élément naturel comme l'air ou son avatar la chaleur, ou encore un «papier» figurant, dans une mise en abyme, le support du poème premier. C'est grâce à la dynamique de rapprochement d'un «je» vers tel ou tel objet du monde que le «nous exclusif» se constitue. Cependant, il s'agit d'une proximité dans laquelle l'éloignement est paradoxalement présent ou menace de se manifester d'une façon imminente. Ainsi ce «nous» apparaît comme une entité fragile menacée d'éclatement:

[...] *Si la réalité est venue entre nous comme un coin et nous a séparés, c'est que j'étais trop près de cette chaleur, de ce feu*⁴. (p. 70)

Le «on», forme pronominale impersonnelle par excellence, renvoie à une «dilatation» temporaire de l'instance

d'énonciation qui, dès lors, inclut tout un chacun avec lequel le «je» est susceptible de partager une communauté d'expérience de type concret. Du fait de sa fréquente coexistence avec un «je» dans le cotexte, le «on» participe d'un va-et-vient entre un discours impersonnel et une parole marquée au coin de la subjectivité.

Un autre procédé d'enallage aboutit, plus précisément, à réaliser un effet de dépersonnalisation d'une partie corporelle (main, genou, pied) impliquée dans une expérience qui se donne, de prime abord, pour singulière. Fréquemment, en place des embrayeurs attendus «mes» ou «notre», compte tenu de la présence, dans le cotexte, de marques énonciatives du type «je» ou «nous», se substitue le déterminant «le», ici désinvesti de toute subjectivité et pourvu d'une valeur générique:

[...] *la vaisselle*
de la terre
croule
comme une maison
sous les pas
et je m'arrête [...] (p. 77)

L'effet, par conséquent, est analogue à celui que produisait la phrase infinitive: n'importe quel sujet, et plus particulièrement le lecteur, est susceptible de se glisser dans ce déterminant. La distinction théorique entre émetteur et récepteur est ainsi discrètement contestée.

L'usage du syntagme «le papier», au début de *Dans la chaleur vacante*, pour renvoyer à l'objet constituant une mise en abyme du poème, est imputable au fait que, à ce stade du recueil, l'identité du sujet énonçant, émergeant à peine du monde des choses, est insuffisamment constituée; par conséquent, il ne saurait assumer aucune activité, même rudimentaire, d'écriture.

Représentations bipolaires de l'identité

Le recueil présente, hormis le «je», le «nous exclusif» et le «on», d'autres marques énonciatives non moins significa-

tives: le «nous», de type inclusif et, moins fréquemment, le «tu» ainsi que le «moi», forme forte du «je». Ces trois dernières formes, diversement corrélées, permettent de figurer deux modes de dualité de l'instance d'énonciation. Le premier se fonde sur la bipolarité «je» VS «tu». Le «tu», souvent interpellé par le «je», se révèle composer la seconde partie d'une conscience paradoxalement dédoublée. Doté, par synecdoque, d'une forme corporelle (tête), ce «tu» est subordonné au «je», car non doué d'une réciprocité de parole; c'est une instance contemplative du monde qui ne jouit pas d'une mobilité propre. Il constitue la part passive de l'être, par opposition au «je» qui représente un pôle dynamique se portant à l'encontre du monde.

Si le «nous exclusif» figurait, d'une façon privilégiée, la dépersonnalisation de la source d'énonciation, le «nous inclusif»⁵, du type «je» + «toi», renvoie, quant à lui, à une réunification des instances «je» et «tu» précédemment évoquées. Dans ce cas, la cohésion d'un «nous» itinérant est clairement marquée par une fusion du «je» et du «tu» au sein d'une forme corporelle commune, représentée par synecdoque, telle le visage ou la poitrine. C'est dans l'interaction avec une clarté pourvue d'une capacité d'agression que l'identité du «nous» se constitue:

[...] *Et le jour bêchera notre
poitrine.* (p. 16)

Le second mode, moins fréquent, de dualité de l'instance d'énonciation s'exprime par un dédoublement pronominal du type «je» VS «moi». Le sujet dubouchettien manifeste, nous l'avons vu, une distance par rapport à son texte ou à ce qui en tient lieu d'ébauche. D'une façon frappante, alors même que l'énonciateur, par l'usage des embrayeurs possessifs «mon» ou «ma», témoigne d'une volonté de s'approprier son discours, celui-ci, doté d'une mobilité propre, lui échappe; de fait, l'instance du sujet apte à la parole, et partant à l'écriture, doit idéalement prendre son autonomie par rapport au reste de l'être. Ainsi, cette paradoxale distance à soi de l'énonciateur et, par conséquent, sa dualité, constituent les fondements de l'acte d'écriture. L'identité de l'émetteur

fait l'objet d'une représentation spatiale tendue entre les pôles actifs et passifs, du «je» et du «moi»:

[...] *J'écris aussi loin que possible de moi.* (p. 36)

Ainsi, la bipolarité «je» VS «moi» ou «je» VS «tu» s'accompagne d'un mécanisme de distanciation, créateur d'un vide à l'intérieur de l'instance d'énonciation, lui-même à l'image d'une chaleur donnée pour vacante. Cette rupture du sujet énonciateur écartelé entre deux pôles de sa conscience est, par ailleurs, typographiquement figurée par l'omniprésence du blanc engendrant une écriture discontinue.

Toutefois, le recueil se clôt, comme il a débuté, sur une marque énonciative singulière, le «je», figurant un processus de réunification de l'instance d'énonciation allant de pair avec la reconstitution d'un élément du monde naturel, soit l'air:

Je me recompose au pied de la façade comme l'air bleu au pied des labours. (p. 105)

Relevons, en outre, qu'«écrire à distance de soi» constitue de fait une formule polysémique apte à joindre les deux axes de notre analyse de l'énonciation dans *Dans la chaleur vacante*: dépersonnalisation et dualité. Car cette nécessaire séparation d'avec soi, fondatrice de l'acte d'écriture, n'est pas uniquement interprétable comme éloignement engendrant une rupture de l'unité du sujet; en effet, «écrire à distance de soi» peut également se comprendre comme l'adoption d'une écriture impersonnelle incarnée dans certains procédés énonciatifs précédemment évoqués. Par ailleurs, cette dépersonnalisation de l'instance d'énonciation se fera, ainsi que nous le verrons ultérieurement, l'instrument positif d'une fusion avec le monde inanimé⁶.

Ambiguïté du présent

En ce qui concerne les paramètres spatio-temporels de l'énonciation, on constate que, dans le recueil qui nous occupe, les premiers l'emportent nettement sur les seconds;

Dans la chaleur vacante s'inscrit faiblement dans la temporalité ainsi qu'en témoigne la présence notable de la phrase nominale, éliminatrice du verbe en tant que déictique temporel. L'absence générale de pagination chez du Bouchet constitue également une façon de nier la pertinence d'une chronologie dans le texte.

Passé composé et présent sont les deux temps qui dominent dans *Dans la chaleur vacante*. Quoique celui-ci apparaisse le plus souvent comme contemporain du moment de l'énonciation, l'ambiguïté n'est pas rare, dans la phrase ou le vers, entre ce dernier type de présent et le présent dit «d'habitude» ou «fréquentatif»⁷. Cette équivoque entre deux valeurs du présent relève, d'une part, de la faible intensité générale, dans le cotexte, des déictiques temporels adverbiaux. D'autre part, la fréquente indétermination des rattachements syntaxiques chez du Bouchet permet la «contamination» d'une forme peu marquée temporellement par un présent indéniablement «fréquentatif». Ainsi, dans l'exemple suivant, le vers à fonction circonstancielle «quand le soir souffle», incontestablement à un présent «d'habitude», est susceptible de porter tant sur le groupe syntaxique qui le précède que sur celui qui le suit. Par conséquent, selon que ce vers à nuance itérative complète ou non «je reste», cette dernière forme oscille entre deux valeurs, fréquentative ou contemporaine du moment de l'énonciation :

[...] *les pierres s'ouvrent*
comme une pile d'assiettes
que l'on tient
dans ses bras
quand le soir souffle
je reste
avec ces assiettes blanches et froides [...] (p. 64)

Dès lors, d'une façon générale, l'incertitude des valeurs temporelles établit implicitement une équivalence paradoxale entre le singulatif impliqué par le présent contemporain du moment de l'énonciation et l'itératif que présuppose le présent «d'habitude».

Intériorité et extériorité

La problématique de la contradiction, telle qu'elle se manifeste dans l'espace de *Dans la chaleur vacante*, se déploie essentiellement à partir de trois dyades par rapport auxquelles l'émetteur, confondu avec le protagoniste en marche et le plus souvent du type «je», est appelé à se situer: intériorité VS extériorité, haut VS bas et proximité VS éloignement.

La motion de l'énonciateur dans l'espace dubouchettien révèle une abolition de la dichotomie intériorité VS extériorité. Premièrement, la chaleur, qualité spatialisée, apparaît simultanément comme un espace extérieur au sujet que celui-ci s'efforce de rejoindre et comme une étendue enveloppante, parfois métaphorisée comme chambre, endroit emblématique de l'intériorité⁸. Dès lors, l'énonciateur accomplit dans ce lieu un trajet dont les différentes étapes sont désignées par des circonstanciels de temps, constituant des titres de poèmes ou de sections du recueil et renvoyant également à une source d'énonciation.

Secondement et plus généralement, le clivage entre l'intériorité humaine d'une maison, non plus métaphorique mais objective, et l'extériorité de la nature est dépassé; la demeure habitée par le «je» s'ouvre sur les routes ou, inversement, la sortie de la chambre est redécrite comme entrée. Par le biais d'un travail imaginaire, stylistiquement figuré par la comparaison ou la métaphore, l'énonciateur est même susceptible de métamorphoser la maison initialement accueillante en un élément naturel menaçant:

Cette chambre dont je vois déjà les gravats, comme une montagne blanche qui nous chasse de l'endroit où nous dormons. (p. 81)

Haut et bas

Les espaces de la terre et de l'air, emblématiquement figurés par le couple sol/ciel, s'opposent doublement dans *Dans la chaleur vacante*. D'une part, à la compacité de l'une, s'oppose la fluidité de l'autre; d'autre part et surtout, ces deux éléments permettent de figurer indirectement une dialectique plus fondamentale, celle du haut et du bas.

L'instance d'énonciation se situe selon un double mouvement symétrique par rapport aux pôles de la dyade haut VS bas. D'une part, le «je» se donne fréquemment pour réalisant un mouvement ascensionnel par lequel il quitte le sol pour atteindre l'altitude du ciel ou du glacier extérieurs, ou encore celle de l'étage de la demeure. De fait, l'énonciateur aspire à une marche calquée sur le déplacement des nuages dans le firmament. A l'image de la dynamique animant l'émetteur, la chaleur, objet de la quête de ce dernier, est souvent dotée d'un mouvement ascendant, partant du sol, représenté sous les formes du champ, du foyer ou de la pierre.

D'autre part, parallèlement à cette dynamique ascensionnelle, l'émetteur opère fréquemment une reconversion mentale du ciel élevé en sol, appuyée sur une indifférenciation des concepts de haut et de bas :

[...] *Je ne sais pas si je suis ici*
ou là,
dans l'air ou dans l'ornière. Ce sont des morceaux d'air que
je foule comme des mottes. (p. 59)

L'antinomie initiale des contraires, d'abord soulignée par la polarité des déictiques «ici» VS «là», s'avère ensuite dépassée par le biais de certains retours phoniques. Les signifiants «air» et «ornière», présentent en effet une assonance du /è/ ainsi qu'une allitération du /r/; plus encore, toutes les sonorités d'«air» sont comprises dans celles d'«ornière», figurant l'inclusion contradictoire de l'air dans l'ornière. Cette conversion paradoxale du haut en bas est développée par la comparaison qui suit⁹, laquelle renvoie à la capacité du «je», par son mouvement, à assimiler l'air à la terre¹⁰.

Proximité et éloignement

Abordons enfin et plus longuement la dyade primordiale de l'espace dubouchettien, soit proximité VS éloignement. Dans la marche du «je», orientée vers un rapprochement, parfois très direct, par rapport à un objet inanimé surgit parfois l'obstacle; ce dernier, sous la forme d'un mur ou d'une

montagne, détermine, dès lors, chez le sujet itinérant, une attitude d'affrontement associée à un désir de franchissement. Inversement, la proximité entre l'émetteur et un élément du monde naturel, tel le feu ou le sol, donnés pour animés, peut s'actualiser grâce à la motion de ces derniers. Mais le rapprochement du «je» et d'un objet naturel ne peut prendre la forme d'une coïncidence parfaite ou permanente; en effet, dans l'univers dubouchettien, de tout voisinage surgit inéluctablement la distance. Cependant, l'éloignement est symétriquement redéfini en termes de proximité, le lointain étant, par exemple, donné pour «moins distant que le sol» (voir p. 43). Ainsi, d'une façon analogue à ce qui s'observait à propos des précédentes dyades structurant l'espace dubouchettien (intérieurité VS exteriorité et haut VS bas), les notions de proximité et d'éloignement apparaissent liées par un principe de réversibilité. Ici encore, le dépassement de l'antinomie des contraires est phonétiquement figuré, plus précisément sous la forme d'une métathèse:

[...]
nous répare.

La distance

Comme le corps de la terre que l'étendue répare. Nous sommes aérés, dispersés, séparés. (p. 50)

Le signifiant logiquement attendu après «distance» et, d'une façon moins frappante, après «étendue» serait «sépare» et non «répare» qui intervient, de fait, plus loin dans le cotexte. Cette permutation permet, dans un premier temps, de nier la valeur théorique de séparation de la distance pour lui attribuer une fonction réparatrice du «nous»; cependant, dans une seconde phase, du sein même du rapprochement, surgit à nouveau l'éloignement.

Mais, outre la métathèse, cette paradoxale émergence de la distance dans la proximité même, plus courante que le mouvement inverse entre les deux termes de la dyade, s'appuie sur d'autres procédés lexicaux et syntaxiques tendant à remettre en question le rapprochement primitivement réalisé: fréquence des adverbes «pourtant» et «presque», à valeur d'opposition ou de modalisation, ainsi que du pronom indéfini «rien»¹¹.

La figuration la plus frappante de la dynamique des contraires précédemment évoquée réside cependant dans un usage particulier du déictique «ce»¹². En effet, ce dernier pré-suppose une certaine proximité de l'énonciateur par rapport à la chose désignée. Or, fréquemment, chez du Bouchet, cet apriorique voisinage de l'objet est en fait contredit par le reste du vers ou de la ligne de prose donnant rétrospectivement cet objet pour éloigné. Ainsi, dans l'exemple suivant «le matin», personnifié et initialement donné pour proche de l'émetteur par le déictique, est contradictoirement redéfini comme distant :

*L'oreiller,
le glacier,
sans ta tête.
Ce matin,
éloigné*
*et debout*¹³. (p. 18).

Le processus de distanciation est encore typographiquement joué par la présence d'un blanc entre les signifiants «matin» et «éloigné».

Nous situant, cette fois, dans une perspective non plus stylistique mais thématique, relevons que la chaleur spatialisée ne peut être rejointe par le «je» que lorsqu'elle se présente comme une béance que ce dernier parvient à occuper :

*Sur la terre compacte où je continue de brûler, l'air nous serrant
à mourir, nous ne reconnaissons plus le mur. J'occupe soudain ce
vide en avant de toi.* (p. 21)

En effet, en dépit du caractère accueillant de la «vacance» évoquée par le titre, la chaleur, en vertu du principe de réversibilité propre au monde dubouchettien, apparaît parfois au sujet comme un objet résistant, quasiment un obstacle, dans la mesure où elle est infiltrée dans la compacité de la pierre.

La coïncidence de l'énonciateur avec la chaleur, conçue comme un lieu, ne peut être que fugitive, car invariablement, nous l'avons vu, de l'excès de proximité naît la distance¹⁴. Dans l'exemple suivant, où le rapprochement initial de l'émetteur et de la chaleur s'opère en un lieu paradoxal¹⁵, le

surgissement inopiné d'un éloignement est joué par la ponctuation même :

Le feu,
reçu,
aux sommets du sol,
me rejoint, presque. (p. 27)

D'une part, la multiplication des virgules et des blancs, générateurs de discontinuité, contredit l'énoncé renvoyant globalement à une union du « je » et du feu. D'autre part et surtout, la position de « presque », en fin de vers et détaché par une virgule, provoque deux lectures successives et contradictoires ; l'évocation, dans une première séquence, d'une fusion de l'énonciateur et du feu est rétrospectivement donnée pour non advenue par l'adjonction, après coup, d'un adverbe de modalisation.

Mais, si la chaleur échappe à l'énonciateur, dans la coïncidence même que celui-ci réalise avec elle, c'est aussi du fait de son aptitude, comme tout principe dubouchettien, à se métamorphoser en son contraire¹⁶. Cette transformation s'actualise notamment grâce à la médiation du vent, du soir ou de l'orage à laquelle s'associe l'intervention d'un énonciateur relevant l'analogie du chaud et du froid¹⁷ :

Ce feu qui nous précède dans l'été, comme une route déchirée. Et le froid brusque de l'orage.

Où je mène cette chaleur,
dehors, j'ai lié le vent. (p. 87)

Coïncidence, échange et souffle

Nous nous proposons, dans les pages qui suivent, de développer la façon dont l'antinomie peut être dépassée entre les deux termes d'une quatrième dyade fondatrice de l'univers dubouchettien : la personne de l'énonciateur et le monde, essentiellement élémentaire et minéral, évidemment envisagé comme une non-personne. Quatre procédés, susceptibles de se cumuler à l'égard d'un même élément inanimé, prenant parfois appui sur certaines figures de style, permettent de réa-

liser un dépassement de cette antinomie conduisant à une fusion de l'émetteur et du monde.

Rappelons que la dépersonnalisation de l'instance d'énonciation renvoyant à une perte d'identité première de l'émetteur constitue la condition initiale de la fusion de ce dernier avec l'univers naturel. Cette union du «je» avec un objet du monde, fondatrice d'une nouvelle entité, peut être pronominalement signalée, comme nous l'avons vu, par l'usage du «nous exclusif».

La «coïncidence spatiale» (précédemment évoquée dans notre analyse de la dyade proximité VS éloignement), opérée grâce au rapprochement de l'énonciateur à l'égard d'un élément naturel ou par la motion de ce dernier paradoxalement animé, constitue le premier mode d'union de l'émetteur et du monde. Ce procédé débouche parfois sur une véritable confusion générale des identités; ainsi, l'émetteur se donne pour fusionnant avec le feu, à l'intérieur d'un «papier» lui-même réuni aux éléments antinomiques de l'air et de la terre:

*Je marche, réuni au feu, dans le papier vague confondu avec l'air, la terre désamorcée*¹⁸. (p. 63)

La pierre compacte, qui constitue une métaphore de l'opacité de la langue selon du Bouchet, est l'objet naturel, en dehors de la chaleur avec laquelle elle se combine à l'occasion, que l'énonciateur cherche, d'une façon privilégiée, à rejoindre; ce caillou brûlant fait l'objet d'une paradoxale ingestion alimentaire. Par le biais de l'absorption, le «je» accomplit même un véritable travail de métamorphose de la compacité de la terre en liquidité, rendu sensible par un réseau métaphorique:

Le ciel, derrière l'arbre comme un ongle blanc, et la gorgée de terre que nous avons bue d'un trait. J'ai plongé deux fois dans la terre, jusqu'à l'horizon. (p. 48)

Le texte nous propose ici une métaphore de l'activité poétique conçue comme une pratique consistant à métamorphoser en transparence l'opacité première des mots de la langue.

Deuxièmement, l'énonciateur et le monde réalisent une manière d'échange mutuel de leurs attributs. Ainsi, le «je» se

déleste d'une marque corporelle d'humanité, souffle ou bras, afin d'animer l'air, la maison ou la pierre; inversement, il adopte le point de vue de cette dernière, implicitement personnifiée ou se donne pour «vivant de ce que l'air délaisse» (voir p. 94). L'hypallage figure d'une façon privilégiée la cession, par l'énonciateur, de l'un de ses attributs physiques à un élément naturel:

[...] *Je sens la peau de l'air, et pourtant nous demeurons séparés.* (p. 67)

En effet, le frôlement de l'air sur la peau du «je» est redécrit comme perception, par ce dernier, d'un épiderme propre à l'air.

Troisièmement, cet air, vecteur de la chaleur, transcende l'opposition de l'intériorité subjective et de l'extériorité du monde et se pose, par conséquent, en médiateur entre ces deux espaces. En effet, compte tenu de la polysémie propre au texte dubouchettien, le signifiant «souffle», fortement récurrent dans *Dans la chaleur vacante*, est évoqué dans trois acceptions différentes: air personnel, air atmosphérique et inspiration poétique¹⁹.

Personnification et réification

La personnification, rhétoriquement manifestée de manière diverse, constitue le quatrième procédé apte à dépasser l'antinomie du sujet et du monde. Constatons tout d'abord que, lorsque le style de la notation va jusqu'à élider tout article devant le substantif, la relation de l'énonciateur à son référent devient ambiguë, le statut de ce dernier oscillant, dans un premier temps interprétatif, entre les catégories de la non-personne et de la personne. En effet, dans l'exemple qui suit, les signifiants «champ» et «embolie» peuvent tant être des «ils», c'est-à-dire des non-personnes par rapport à l'émetteur, que des «tu» faisant l'objet d'une apostrophe²⁰. Mais, dans une seconde phase interprétative, la deuxième hypothèse semble plus vraisemblable, du fait de la personnification implicite du champ réalisée par l'attribution d'une qualité psychologique à ce dernier:

Grand champ obstiné
embolie. (p. 53)

La personnification s'appuie fréquemment sur la comparaison, la métaphore et la synecdoque. Certains éléments naturels sont souvent métaphorisés (sur les modes *in absentia* ou *in praesentia*) dans un lexique corporel. Ainsi, le ciel est assimilé à un «front blanc» (voir p. 48), le glacier à un «visage glacé» (voir p. 20) ou encore à une poitrine:

Au début de la poitrine froide et blanche où ma phrase se place,
au-dessus du mur, dans la
lumière sauvage. (p. 34)

L'article défini, ici encore pourvu d'une valeur générique réalisant la dépersonnalisation d'une partie corporelle, ouvre sur une ambiguïté propre à dépasser l'antinomie du sujet et du monde; en effet, «la poitrine froide et blanche», donnée pour habitée par la phrase du «je», peut être à la fois celle de l'émetteur, comme placé à distance de lui-même, et celle, métaphorique, du glacier.

Dans le cas d'une personnification par synecdoque²¹, l'élément inanimé est pourvu soit d'une tête, porteuse de voix, ou de son substitut le front, soit d'une main ou d'un bras virtuellement aptes à opérer un geste de désignation, ou encore d'un épiderme. Ainsi, de façon frappante, la chaleur se trouve-t-elle dotée d'un visage, par le biais de l'un des sous-titres du recueil («Face de la chaleur»), lequel suggère également, en arrière-plan phonétique, la possibilité d'une confrontation du sujet avec ce feu humanisé. Quant à elle, la pierre opaque, métaphore de la langue, s'avère porteuse d'un regard qui la dote d'une transparence contradictoire avec son opacité première.

Une réification discrète de l'énonciateur, marquée par la comparaison, la métaphore ou certaines ambiguïtés syntaxiques, s'avère, dans une dynamique globale d'interpénétration du sujet et du monde, le procédé symétrique de la personnification:

[...] *je me suis retrouvé*
libre

*et sans espoir
comme un fagot
ou une pierre [...] (p. 57)*

Ainsi, l'instance d'énonciation, que le début du recueil nous donnait comme émergeant du monde des choses, est-elle menacée d'y retourner.

De fait, le texte dubouchettien, matérialisation d'une parole souvent très dépersonnalisée, n'échappe pas à ce mécanisme de réification. A plusieurs reprises, l'énoncé poétique, évoqué au travers d'une mise en abyme, est assimilé, par comparaison ou métaphore, à des éléments naturels, tels que la pierre ou l'arbre :

*Mon récit sera la branche noire
qui fait un coude dans le ciel²². (p. 60)*

Emergence d'une parole

La personnification d'éléments naturels tels que l'air, la pluie, la terre ou même l'arbre, culmine par le fait que certains d'entre eux apparaissent dotés d'une parole à l'état d'ébauche, manifestée sous la forme du cri ou du rire. La prosopopée de la pierre, quant à elle, nous paraît figurer métaphoriquement le surgissement d'une parole du sein du système codé de la langue. L'objet est parfois doté d'un discours véritable dont les propos ne sont cependant pas rapportés. Ainsi, dans l'exemple suivant, l'allitération du /l/ et du /p/ engendre une « musique » du vers renvoyant, par mimésis, à une parole simplement évoquée :

Aujourd'hui la lampe parle [...] (p. 37)

Dans le recueil qui nous occupe, le feu, quant à lui, est plus précisément investi d'une capacité virtuelle de nomination, explicitement actualisée dans un texte ultérieur de l'auteur²³. En effet, la « main ouverte » à laquelle est comparé, d'une façon récurrente, le feu dubouchettien ainsi humanisé peut-elle être considérée comme effectuant une sorte de geste de désignation, analogue à celui que présuppo-

serait un pronom démonstratif à valeur déictique. Dès lors, cette flamme, à laquelle une double comparaison prête des apparences contradictoires, potentiellement apte à nommer, devient de ce fait innommable. C'est pourquoi, à plusieurs reprises, l'émetteur donne rétrospectivement et paradoxalement le signifiant « feu », qu'il vient d'employer, pour inadéquat :

Ce feu, comme un mur plus lisse en prolongement vertical de l'autre et violemment heurté jusqu'au faite où il nous aveugle, comme un mur que je ne laisse pas se pétrifier.

[...]

Ce feu comme une main ouverte auquel je renonce à donner un nom. (p. 70)

C'est dans la mesure où l'énonciateur se situe à distance de lui-même et se dessaisit de sa parole, comme il se délestait d'autres attributs humains au profit du monde, que cette dernière est susceptible de se manifester dans l'univers naturel. L'émetteur déclare parfois explicitement, réalisant par ailleurs une prétériorité, sa volonté d'effacer son langage derrière celui d'un objet naturel :

*Je ne parle pas avant ce ciel,
la déchirure,
comme
une maison rendue au souffle. (p. 10)*

Ainsi, le déplacement, certes partiel, de la source d'énonciation, transférée de l'émetteur premier à l'univers inanimé, débouchant sur l'esquisse d'une réversibilité des voix, constitue l'apogée d'une dynamique d'interpénétration du sujet et du monde et, partant, de dépassement de l'antinomie de ces deux termes.

Persistance de l'écart

Cependant, quelle que puisse être l'intensité de ce dépassement, la fusion de l'énonciateur et du monde ne saurait être qu'un phénomène temporaire. La récurrence lexicale du

syntagme «je prête», pour évoquer l'échange d'un attribut corporel entre l'énonciateur et l'univers naturel, en témoigne²⁴. Par ailleurs, comme nous pensons l'avoir démontré, au cœur de la «coïncidence spatiale», demeure toujours, dans l'univers dubouchettien, une distance.

C'est pourquoi la «chaleur vacante» ne peut être habitée. En effet, si «dans» renvoie à l'aspiration au rapprochement d'un sujet parlant itinérant, «vacante» exprime l'impossible occupation de ce lieu. Cette intangible chaleur dubouchettienne, dans laquelle le froid est virtuellement présent, participe d'un monde dans lequel tout principe est inéluctablement lié à son contraire par un rapport de réversibilité posant implicitement l'équivalence des opposés. Pour exprimer cet univers dialectiquement structuré, ne peut se concevoir, dès lors, qu'une instance d'énonciation elle-même travaillée, nous l'avons vu, par une dualité contradictoire.

Véronique Henninger
Genève

NOTES

¹ Nous renvoyons, à propos de *Dans la chaleur vacante*, aux études suivantes: J. Depreux, «Sur quelques poèmes de 'Dans la chaleur vacante'», *L'Ire des vents*, n^{os} 6-8, 1983, pp. 139-150; Y. Peyré, «Annotations en marge de la chaleur vacante», *L'Ire des vents*, n^{os} 6-8, 1983, pp. 89-125; J.-P. Richard consacre une large part de son analyse à ce texte dans «André du Bouchet», *Onze études sur la poésie moderne*, Paris, Seuil, «Points», 1964, pp. 286-314; T.A. Van Dijk, «Sémantique structurale et analyse thématique. Un essai de lecture: André du Bouchet: 'Du bord de la faux'», *Lingua*, vol. 23, 1969, pp. 28-54.

² On emploiera, faute de mieux, le terme de «vers» pour désigner des séquences de signifiants séparées par des blancs qui, de fait, s'éloignent parfois fortement du nombre syllabique des vers classiques.

³ En ce qui concerne cette typologie du «nous», voir E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard, «Tel», 1966, pp. 233-235.

⁴ Toutes les références citées renvoient à André du Bouchet, *Dans la chaleur vacante*, Paris, Mercure de France, 1978. Les pages ont fait l'objet d'une numérotation personnelle et, dans les citations, certains espaces ont pu être réduits, par commodité, par rapport au texte original.

⁵ Voir E. Benveniste, *op. cit.*, pp. 233-235.

⁶ J.-P. Richard (*op. cit.*, p. 311) dit à ce sujet que «l'existence ne peut être qu'une ek-sistence, c'est-à-dire une sortie, une fuite éternelle hors de soi».

⁷ Voir, au sujet des différentes valeurs du présent, D. Mainguenu, *Approche de l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette, 1981, pp. 60-63.

⁸ D'une façon identique, la clarté du jour, qualité également spatialisée, est contradictoirement conçue, selon les temps de l'itinéraire de l'énonciateur, comme un lieu extérieur à ce dernier ou comme un élément englobant.

⁹ Notons encore, entre «morceaux» et «mottes», une allitération du /m/ et une assonance du /o/ tendant identiquement à assimiler l'air et la terre.

¹⁰ Au travers de l'évocation du deuxième jalon du trajet de l'émetteur, soit «Sol de la montagne», représentation inverse des «sommets du sol» évoqués à la page précédente (p. 27), le symbole même de l'altitude est paradoxalement redéfini comme platitude.

¹¹ Ce pronom a souvent pour effet d'amener contradictoirement à la présence ce qui fait l'objet de la négation. Ainsi, dans l'exemple suivant: «Rien ne nous sépare de la chaleur» (p. 23). Suite à ce constat, l'énonciateur enchaîne immédiatement sur le déplacement par lequel il quitte la chaleur du foyer pour rejoindre les murs froids.

¹² Ainsi que le déclare D. Mainguenu (*op. cit.*, p. 22), la valeur de l'article démonstratif «ce» est ambiguë hors cotexte, car celui-là peut être, d'une façon tout aussi plausible, un anaphorique ou un déictique. Cette incertitude, qui persiste dans le texte dubouchettien, dote fréquemment le «ce» d'une double fonction anaphorique et déictique; l'équivalence paradoxale du retour, inhérent à l'anaphore, et de l'impulsion vers l'avant présumée par le déictique se trouve ainsi posée.

¹³ L'épithète «éloigné» détermine vraisemblablement le substantif «matin» qui est syntaxiquement le plus proche. Cependant, compte tenu d'une poétique de l'indétermination syntaxique chez du Bouchet, il n'est pas exclu qu'«éloigné» se rattache à des signifiants antérieurs dans le cotexte tels «oreiller», ou son métaphorisant par apposition «glacier».

¹⁴ Pour J. Depreux (*André du Bouchet ou la parole traversée*, Paris, Ed. Champ Vallon, 1988, p. 91), c'est du fait de son intensité excessive que la chaleur fait surgir une autre distance à travers sa proximité même.

¹⁵ Ici encore, le retour des sonorités, sous la forme de l'allitération du /s/ et de l'assonance du /o/, entre «sommets» et «sol», suggère la paradoxale équivalence de signifiants antinomiques.

¹⁶ J. Depreux (*op. cit.*, p. 92) considère, d'une façon analogue, que «la chaleur, dans sa vacance, est un possible ouvert sur le futur qui peut, dans le temps, rejoindre le froid».

¹⁷ L'analogie est relevée par le biais de la comparaison suivante: «[...] je rayonne / avec la chaleur de la pierre / qui ressemble à du froid [...]» (p. 57).

¹⁸ Le rattachement du participe passé «confondu» est ambigu, ce dernier pouvant, d'une façon similaire, se rapporter au signifiant «papier» ou au pronom «je». Compte tenu de l'absence de virgule après «vague», la première

hypothèse semble plus plausible. En définitive, cette indétermination syntaxique souligne l'échange général des identités.

¹⁹ L'analogie du mouvement de la respiration de l'émetteur avec celui d'un élément naturel est évoquée au travers de la métaphore *in praesentia* suivante: «La neige de notre respiration fond [...]» (p. 38).

²⁰ Nous nous référons ici à la distinction que Benveniste (*op. cit.*, pp. 235-236) établit entre les formes pronominales «je» et «tu», définies comme des personnes à part entière, et le «il», considéré comme une non-personne.

²¹ Cette figure peut soit, ainsi que nous l'avons vu dans les exemples précédents, s'associer à la métaphore, soit constituer à elle seule le signe d'une personification de l'objet.

²² J. Onimus («Progression, obstacle, franchissement», *Autour d'André du Bouchet, Actes du Colloque des 8, 9, 10 décembre 1983*, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1986) dit d'une façon pertinente que du Bouchet n'a «qu'un simple rôle de catalyseur» par rapport au procédé de l'écriture, car «ce qui 'tombe' grâce à l'écriture n'appartient pas à l'auteur», p. 70.

²³ «Plus loin, un feu sans nom, nommé. Le feu: sa main sans nom, quand elle se donne, consumant.» («Langue, déplacements, jour», *L'Incohérence*, Paris, Fata Morgana, 1979, p. 228.)

²⁴ Ainsi, dans la ligne de prose suivante: «Je prête mon souffle aux pierres» (p. 75).

